Maurice Dide (1873 - 1944), aliéniste et résistant *

par Caroline MANGIN-LAZARUS ** et Thierry GINESTE ***

Au début de 1937 à Toulouse, le docteur Maurice Dide prend sa retraite. Né en 1873, il a soixante quatre ans. Depuis 1909, il était le directeur-médecin de l'asile de Braqueville. Il quitte alors sa maison de fonction de l'hôpital et s'installe en ville avec sa femme, née Adrienne Bauduin.

Auteur en 1913 des *Idéalistes Passionnés*, c'est lui qui les caractérise comme des formes systématisées d'exagération de la vie affective en les opposant aux formes systématisées d'exagération de la vie intellectuelle. C'est une oeuvre singulière dans laquelle il mêle et compare des observations d'aliénés et des analyses biographiques d'hommes célèbres. Réputé pour le manuel qu'il a publié en 1922 avec Paul Guiraud, *La psychiatrie du médecin praticien*, il est l'auteur de très nombreuses publications neurologiques et psychiatriques jusqu'en 1938, dont le *Syndrome de Dide et Botcazo* en 1902.

Docteur ès-lettres, chargé de cours de psychologie normale et pathologique depuis 1922, il continue de donner des conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. Elles sont l'occasion pour lui d'exposer ses conceptions que son disciple Paul Guiraud, dans une lettre inédite au Dr Jacques Crépin, résume ainsi en 1962 : *"Dide ne voulait plus superposer à une neurophysiologie atomistique une psychologie intellectualiste et parcellaire, mais pénétrer au contraire dans les profondeurs du psychisme. Il en a fait une démonstration magistrale dans un article discutant les théories de Clérambault intitulé "L'automatisme mental est une résultante et non une cause"*.

Les périls montent. Sous ses yeux, Toulouse va devenir la métropole des réfugiés politiques des conflits européens. Sarrois, juifs allemands et républicains espagnols y convergent. On rapporte qu'à l'un de ses anciens internes qui part en Italie, il peut dire : *"Monsieur, l'on ne va pas en voyage de noces chez Mussolini"*.

(*) Communication présentée à la séance du 26 mai 1990 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

(**) CHS Paul Guiraud, 54 avenue de la République, 94800 Villejuif cedex.

(***) CHS Paul Guiraud, 54 avenue de la République, 94800 Villejuif cedex.

Fils d'Auguste Dide, sénateur du Gard de 1885 à 1894 et de mère anglaise, il est, comme son père, libre penseur et républicain. Personnalité toulousaine, de sensibilité radicale-socialiste, il est au fait des mouvements de pensée de la capitale de la Haute-Garonne. Il n'y a cependant pas trace de prise de parole publique ou d'engagement militant de sa part, selon l'enquête que nous avons menée. Nous savons seulement que l'année 1936, celle du Front Populaire, fut pour Dide une année de direction difficile à la tête de l'asile de Braqueville.

Expert réputé près les tribunaux, il a notamment examiné les inculpés des affaires de la bande à Bonnot en 1913 et de l'assassinat à Marseille du roi Pierre Ier de Yougoslavie en 1934.

Protestant de tradition, il a reçu chez lui le futur cardinal Saliège qui sera l'un des seuls hauts dignitaires de l'église catholique à s'engager publiquement en 1942 contre les mesures antisémites de Vichy. Il connaît bien les responsables de la mairie et de la préfecture. Dans tous ces milieux, on apprécie son indépendance d'esprit, sa détermination de pensée et sa compétence.

A cette époque, Maurice Dide fréquente la librairie du Languedoc tenue par Silvio Trentin, professeur de droit et parlementaire italien, réfugié en France. Elle est le foyer de l'antifacisme italien et sera plus tard un des relais de la résistance toulousaine. Jean Cassou, du réseau du Musée de l'Homme, Georges Canghuilhem le philosophe en train de devenir médecin et d'autres s'y réuniront.

Puis vient la cohorte des républicains espagnols, cent mille militaires et civils mêlés, poursuivis, affluant de ce côté-ci des Pyrénées. Beaucoup se trouvèrent parqués dans des camps du Sud-Ouest. Quelques Toulousains organisèrent un comité d'accueil aux intellectuels républicains. Camille Soula, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Toulouse, s'y illustre.

Maurice Dide qui connaissait les psychiatres catalans avant la guerre civile, se démène pour trouver des postes à ses jeunes collègues.

F. Tosqueilles en 1980, dans un article *In memoriam Daumézon,* qui est la fresque de la psychiatrie institutionnelle française d'après guerre, confie qu'auprès de Dide dont il fit la connaissance en 1929 à l'hôpital psychiatrique de Reus en Catalogne, il eut *"la vérification de pouvoir devenir un jour un psychiatre digne de ce nom"*. Il ajoute la reconnaissance *"des actions nombreuses que le docteur Dide entreprit pour aider les psychiatres catalans en exil"*.

Son compagnon, Josep Solanes qui doit à Dide un premier poste qui le conduit ensuite à Rodez, fit paraître en 1945, dès l'annonce de la mort de Maurice Dide au camp de concentration de Büchenwald dans une revue de l'émigration catalane, un texte vibrant en hommage à Dide : *"Ils ont fondu dans une absence épaisse"*, dont le titre est un vers du *Cimetière marin* de Paul Valéry.

Solanes en porta la traduction qu'il fit à Madame Dide en hommage de piété et de condoléances. Ce texte magnifique ne parut malheureusement pas dans une revue française. Retrouvé, il mérite d'être publié en français, avec l'accord fervent que nous a déjà donné le Dr Solanes.

Dans ces heures sombres de la guerre d'Espagne, des drames privés et de l'angoisse se révèlent à eux-mêmes et entre eux des hommes qui ne se dérobent pas. A travailler ensemble, médecins, juristes, hommes politiques ou de l'administration, français et

étrangers se choisissent et créent les liens avec lesquels, quand la France sera occupée, vont se construire à Toulouse les futurs réseaux de la résistance à l'occupation allemande.

Advient septembre 1939 : mobilisation générale en France. A soixante-six ans, que va faire cet homme-là ?

Le seul geste qu'il conçoive : combattre et organiser.

Maurice Dide le fera d'abord en médecin. Pour Saint-Rémy près de Vesoul (Haute-Saône), il quitte Toulouse et dans la débandade des responsabilités, reprend la direction d'un hôpital psychiatrique.

Vesoul ! Les Vosges ! Délibérément, pour la deuxième fois, il s'engage dans une guerre mondiale.

A la première en effet, il est volontaire en 1914 à quarante ans. Hors cadre, il est réintégré à sa demande et sollicite *"son envoi au front dans une unité combattante d'infanterie d'attaque"*. Affecté au 24ème bataillon de chasseurs alpins, jusqu'en 1916, médecin major des centres de neurologie des 7ème et 8ème armées puis à Saint-Nicolas-de-Port entre Nancy et Lunéville médecin-chef, neuropsychiatre du groupe d'armée du centre. Chevalier de la Légion d'honneur à Noël 1917, Croix de guerre avec étoile d'argent, une citation à l'ordre de l'armée. Démobilisé en 1919.

De ces quatre années, il rapporte deux ouvrages :

Ceux qui combattent et qui meurent écrit en 1916, récit qu'il préface avec modestie comme des *"notations sans autre but que celui de rappeler aux camarades des heures joyeuses ou émouvantes"*.

Les émotions de la guerre en 1918, ouvrage d'une portée très vaste.

Il projette sa catégorie des idéalistes passionnés sur le champ de bataille. Ainsi, dans cette oeuvre, il complète par de nombreuses observations qu'il continue de noter à son poste de médecin, les travaux entrepris et publiés avec Henri Claude en 1917 sur les *Psychoses hystéro-émotives*. Enrichi par l'étude qu'il fait du rôle sur les individus des émotions et des passions dans leur rapport avec la collectivité, il renouvelle donc sa description des *Idéalistes passionnés* de 1913.

Comment rendre compte de l'héroïsme consenti à l'hécatombe dont il mesure tous les jours l'ampleur ?

En psychiatre qui avait déjà dépeint l'idéalisme aboutissant à la cruauté, il peut tenter l'analyse du nationalisme allemand de l'époque et l'attribuer à *"la psychologie collective née du pessimisme constitué par l'égoïsme intégral et un pseudo-sentiment de justice aboutissant à la cruauté"*. Et aussi *"l'altruisme que je juge nécessaire pour créer l'idéalisme manque dans le nationalisme intégral"*.

Il ruine les thèses racistes *"il faut être ignorant ou passionné pour ne pas admettre qu'ethnologiquement il n'existe aucune race en Europe et que tous les pays comprennent une population résultant de mélanges divers"*.

Et dépeint une Allemagne dangereuse, entraînée dans une logique dévastatrice.

"Mon souci d'obtenir la quintessence en terminologie justifiera, je l'espère, cette discussion nosologique, importante si l'on pense à l'intérêt qui s'attache à la connaissance exacte d'une des crises psychopathologiques les plus grosses en conséquence que l'histoire ait enregistrée".

Mai 1940 : la France est envahie. L'armistice est signé. Non résigné à une pareille défaite, Maurice Dide revient à Toulouse, irréductible au régime de Vichy.

Dans l'hiver 1940-41, la capitale de la Haute-Garonne est une ville surpeuplée où les réfugiés déferlent une fois encore : cette fois, de France et de Belgique. Frontière avec l'Espagne, plaque tournante géographique, Toulouse reste en zone libre jusqu'en novembre 1942.

Maurice Dide s'emploie très rapidement à faire passer par les Pyrénées, pour l'Espagne, les officiers polonais et anglais dont la Grande-Bretagne a tellement besoin pour continuer la guerre. Il parle parfaitement l'anglais, est un montagnard averti et a surtout des amitiés dans les Pyrénées où il se rendait en vacances depuis toujours. Ce qui, au début, est informel et improvisé deviendra, par des contacts avec les autres réseaux tels que Pat-O'Leary, Françoise ou les réseaux britanniques Buckmaster, une organisation sérieuse. En attestent les nombreux témoignages des résistants qui utilisèrent longtemps la filière fiable et durable de Maurice Dide sans en connaître évidemment le fonctionnement exact. Pour l'établir, il faut faire une enquête minutieuse qui est en cours.

En même temps, Maurice Dide collabore à une édition clandestine diffusée par quatre étudiants : Françoise Brisse, Jean Delord, Georges Oved et Jean Gaches. Le premier numéro de *"Vive la Liberté"* sous forme de tracts agrafés date du 1er mai 1941 (quatre numéros paraîtront dans l'année). Les articles dénoncent vigoureusement la politique de collaboration de Vichy avec l'Allemagne nazie. Ces étudiants seront arrêtés en décembre 1941, déférés devant la justice française, jugés et condamnés à des années de travaux forcés. Parmi eux, Georges Oved et le docteur Jean Gaches nous en ont montré les numéros, précisé les articles attribués à Maurice Dide et indiqué que ceux-ci leur étaient confiés par un ancien combattant de la guerre de 14-18, employé alors à la mairie.

Ils ont tenu à être présents aujourd'hui parmi nous. Que ce vibrant témoignage nous permette de les unir à Maurice Dide dans l'hommage que nous lui rendons.

Maurice Dide a-t-il aussi participé, ou assisté, c'est probable, nous nous efforçons de l'attester, à un colloque de la Société toulousaine de psychologie comparative en 1941 ? Cette réunion est organisée par le professeur de psychologie Ignace Meyerson chassé de la Sorbonne par les lois anti-juives et qui vivra toute la guerre caché à Toulouse avant de pouvoir reprendre son poste.

Outre Marcel Mauss y assistaient Lucien Fèvre et Marc Bloch, fondateurs de l'Ecole des Annales. Marc Bloch, combattant des deux guerres et résistant comme Dide, sera fusillé par les Allemands à Lyon en 1944 à cinquante-huit ans.

Les Résistants, encore rares, se rejoignent dans les Mouvements. A Toulouse où Henry Frenay, son fondateur, s'est rendu en 1941, se développe le mouvement Combat. Maurice Dide sera de celui-là.

La *"toile d'araignée"* de la résistance s'étend du Nord au Sud et d'Est en Ouest. Elle tisse une structure administrative et politique clandestine. Combat est centralisé à Lyon et coordonne une organisation par régions. La région R4 est constituée par neuf départements du Sud-Ouest, dont Toulouse est le centre.

Novembre 1942, les Allemands envahissent la zone Sud, Toulouse est occupée. La résistance s'organise militairement. Maurice Dide est homologué le 1er novembre 1942

au grade de chef de mission 2ème classe de la France Combattante. Il est P2 *"membre ayant une activité permanente consacrant la totalité de leur temps au service et se soumettant à une discipline totale, en particulier quant au lieu d'emploi et genre d'activité à exercer"* selon la circulaire du BCRA du 27 juillet 1942. Il sera le responsable régional NAP R4 de Combat, nommé par Jacques Dhont, responsable régional Combat de l'époque.

Le NAP, c'est le Noyautage des Administrations Publiques. Ce réseau, créé en juin 1942 par Claude Bourdet, membre du comité directeur de Combat, a pour mission de réunir et d'orienter les activités résistantes dans les administrations publiques : la police, les chemins de fer, les PTT, les préfectures et les mairies. Elle permet le renseignement et prépare la prise de pouvoir politique à la Libération.

Désormais devenu Dravel-Taine dans la clandestinité, Maurice Dide qui a *"de nombreuses relations personnelles dans la région"* peut déployer, entre autres, ses compétences administratives d'ancien directeur d'hôpital pour cette tâche.

Le courrier clandestin qui provient de Lyon arrive chez Blanche-Neige, nom du magasin de vêtements d'enfants de Mlle Léontine Lecorgne dite Léo. Ce magasin est la boîte aux lettres du réseau, 4 rue de la Poste, en plein centre de la ville. Léo mettra à la disposition de Maurice Dide son appartement pour recevoir et réunir les responsables régionaux et nationaux de la Résistance.

L'année 1943 sera très dure pour les résistants. La coordination entre la police française et la police allemande est renforcée et ne cessera de croître, notamment pour infiltrer les réseaux de résistance.

La résistance intérieure décide de fusionner : les mouvements Combat, Libération, Franc-tireur mettent en commun tous leurs services de renseignements, d'action et d'évasion. Jean Moulin, représentant du général de Gaulle en France intérieure, s'efforce de renforcer l'unité politique de la Résistance.

A Toulouse, avec les responsables de Combat, Verdier, Marcouire et d'autres, Maurice Dide anime le NAP. Il en coordonne de plus près la branche PTT.

De nombreux techniciens-radio, contrôleurs, inspecteurs des PTT créent les connexions téléphoniques et télégraphiques entre les villes du Sud de la France (Marseille, Montpellier, Limoges).

Dide utilise le réseau Gallia qui est le moyen de transmettre via Combat à Lyon, puis à Londres, les précieux renseignements techniques qui préparent l'organisation du débarquement.

"Par la multiplicité des services auxquels il collaborait, il a accepté les risques accrus qu'il encourait", ainsi rend compte de son action la citation de sa médaille de la Résistance avec rosette qui lui fut décernée à titre posthume.

Des actions de sabotage sont prévues en juin 1943 par le NAP, notamment la branche FER. Des dénonciations entraînent de nombreuses arrestations de résistants.

Maurice Dide, à son tour, est arrêté le 6 juillet 1943 à son domicile par la police allemande. Avec sa femme, menottes aux mains, il est conduit à la prison militaire de Furgole. Plusieurs personnes sont arrêtées le même jour. On pense qu'il s'agit d'une dénonciation "dans la même affaire". Ils seront tous déportés, dont Léo qui sera dans le même convoi que Geneviève Anthonioz-de Gaulle pour Ravensbrück.

La police allemande retrouvera chez lui quelques rares documents du NAP et des lettres codées qui n'avaient pas encore été détruites. Nous avons pu en découvrir la teneur et les pièces de l'enquête, côté français, aux archives départementales de Haute-Garonne en 1990.

Un projet d'organisation régionale du NAP, modifiée en fonction de la fusion des Mouvements et des problèmes régionaux, et la réponse à ce sujet des responsables nationaux y figure. Ils montrent bien les préoccupations de la Résistance à cette époque.

Les pièces intéressent la police allemande. Mais l'enquête diligentée côté français jusqu'en septembre 1943 ne permet pas aux enquêteurs, d'après l'échange de courrier entre eux et le préfet régional, de déchiffrer ces textes et d'en mesurer la portée.

Claude Bourdet, responsable national du NAP à cette époque, que nous avons pu consulter en mai 1990, a pu s'y retrouver sous le pseudonyme d'Aubin et y reconnaître les consignes de l'époque.

Madame Dide sera relâchée un mois plus tard ; dès son arrestation, elle ne reverra plus son mari. Elle déploiera une immense énergie à le soulager et tentera de le faire évader. Elle gardera toutes les traces de son oeuvre, de son action et des témoignages. Grâce à elle et à la ferveur de sa famille, nous pouvons encore disposer de beaucoup d'entre eux.

Le processus implacable est en route.

Après Furgole jusqu'en novembre 1943, Dide est incarcéré à la prison Saint-Michel de Toulouse jusqu'en janvier 1944. On le décrit amaigri et ayant souffert de cette détention.

Une lettre de Maurice Dide de prison du 23 octobre 1943 montre cependant quelle âme il conserve : *"je me suis fait un esprit européen, ayant vécu avec des Egyptiens, des Africains du Nord, des Italiens, des Allemands résistants, des Belges, des Hollandais, des Hongrois, des Yougoslaves, des Tchécoslovaques, des Polonais"* et plus loin *"j'ai en tête un groupement européen qui ne saurait tarder"*.

C'est à Saint-Michel qu'il jette les bases d'un ouvrage *La transfiguration du réel* qui ne sera pas retrouvé malgré les recherches et nous ne disposons malheureusement pas d'indications précises sur son projet.

Convoyé à Compiègne où il arrive le 15 janvier 1944, enregistré sous le n° 24 922, il n'y reste que très peu de temps. Il est mené à Büchenwald dans le convoi de 1.600 personnes du 26 janvier 1944 qui arrive le 29, enregistré à l'arrivée sous le n° 43 786, dans sa soixante et onzième année.

Le peu de temps qui lui reste à vivre est au bloc 56. Il est affaibli et souffre d'oedèmes de carence, d'après les témoignages des médecins français que Madame Dide recueillera. Et ce sont eux qui feront le récit de sa fin.

Maurice Dide mourra à Büchenwald le 26 mars 1944 d'épuisement certes, mais d'avoir de surcroît bravé l'interdiction faite aux médecins dans ce bloc de soigner les malades. Pour avoir été surpris à le faire, il fut condamné sur le champ par un faux médecin désigné par les nazis comme tel à la corvée de latrines qui était au-dessus de ses forces. Il tomba dans la neige et, mordu par les chiens, mourut rapidement.

Ainsi donc, ce psychiatre célèbre qui, dans son oeuvre clinique, a voulu décrire et mesurer ce qu'il appela *le conflit moderne*, en rencontre-t-il en 1944 la figure pour lui-même de l'impensable et de ce qui peut le tuer : l'ordre barbare de ne pas secourir.

N'avait-il pas écrit en 1913, page 131 des *Idéalistes passionnés* : *"Nous ne céderons pas au facile procédé littéraire qui consiste à pencher le lecteur sur un charnier pour dénombrer les cadavres et le faire reculer d'horreur devant les mutilations : les idéalistes de la justice sont capables de torturer l'humanité entière et de la détruire pour permettre à la justice de régner sans conteste, fut-ce dans un désert"*.

Eugène Minkowski, dans une allocution prononcée aux Journées nationales psychiatriques en 1947, intitulée *Le tribut payé par la psychiatrie française à la guerre et à l'occupation*, souligne : *"Tandis qu'à côté des "savants" allemands se livraient à des expériences infâmes sur les vivants, Maurice Dide pour nous a su sanctifier l'acte médical et mourir en médecin français"*.

NOTE

L'ensemble de la bibliographie et des sources de cet article sera publié en annexe et in extenso dans le *Mémoire pour le certificat d'études spéciales de psychiatrie* du Dr Caroline Mangin-Lazarus : "Vie et oeuvre de Maurice Dide (1873-1944)" (1991, UFR Kremlin-Bicêtre - Université Paris-Sud - Paris XI).

Nous tenons dès à présent à remercier toutes celles et tous ceux qui, consultés à des titres différents depuis février 1989, nous ont manifesté une ardente disponibilité. Leurs marques d'intérêt nous ont permis de prolonger et d'amplifier nos perspectives de travail et de recherche.

Madame le docteur Sylvie Fontayne-Aguié, petite-nièce du Dr Dide, neurologue, praticien hospitalier au centre hospitalier d'Albi participe, en étroite collaboration avec nous, à la préparation de la bibliographie exhaustive et analytique de Maurice Dide.

INTERVENTION du professeur H. Baruk

Je suis particulièrement heureux de voir rappeler à cette séance le souvenir du Dr Dide.

Dide a été non seulement un très grand psychiatre mais aussi un neurologiste extrêmement instruit et expérimenté. Je me rappelle l'avoir accompagné à sa visite de son service hospitalier de Toulouse et j'ai été émerveillé de l'ordre, de la minutie, des précautions infinies, qui faisaient de ce service un véritable modèle. Dide restait fermement convaincu de l'union de la psychiatrie, de la neurologie et de la médecine. Il était très écouté à la Société de neurologie et l'on sait le succès du précis de Dide et Guiraud en psychiatrie.

Par ailleurs, il avait une personnalité forte et extrêmement enthousiaste, ce que ne lui pardonnaient pas certains, car c'est une loi psychologique que celle de la jalousie et de la haine à l'égard des personnalités supérieures. Il en a été victime lors de l'occupation allemande et, grâce à son admirable courage, il a combattu le nazisme et est mort en déportation. Mais son nom reste toujours vivant comme une des personnalités les plus marquantes et les plus admirables de la médecine et de la psychiatrie françaises.

SUMMARY

Reinterpretation of Maurice Dide's place (1873-1944) in the history of psychiatry in the light of his works (Les idéalistes passionnés, 1913 - Les émotions et la guerre 1918 - La psychiatrie du médecin praticien, with Paul Guiraud, 1922 - and 150 neurological psychiatrical publications) and new data concerning his role in the french Resistance (early engagement, then head of a Combat resistance group since 1942 and death in Büchenwald).